

SENSUEL, INHABITUEL : Le triomphe de Dionysos

Nous avons raison : ils sont bel et bien fêlés, chez Volland ! Prendre une tragédie grecque vieille de deux mille ans et quelques siècles, lui donner un petit coup d'océan Indien et fasciner son public avec ça ! C'est un peu le principe d'une pendule : à force de le voir bouger, on est hypnotisé ! Mais pour y parvenir, quelle santé !

On ne s'intègre pas comme ça, d'entrée de jeu, à une scène de théâtre grec antique. Le spectateur d'aujourd'hui a en effet toutes les chances d'être dérouté : rien, là-dedans, ne vient lui rappeler le théâtre auquel il est habitué qui, de Molière à Chéreau pour fixer les idées,

lui propose quelques acteurs et une histoire linéaire à laquelle il s'attend. La tragédie grecque antique a d'autres codes. Et à dire vrai, il s'agit bien alors de théâtre au sens vrai, celui qui combine la fascination visuelle au charme auditif. Et avec Volland, pas d'erreur, ça fonctionne. Ça fonctionne même trop bien : on

se laisse envoûter par le jeu de scène pour ne plus accorder d'importance à l'intrigue (mot simpliste mais... qui simplifie la compréhension du propos). Il est vrai que cette intrigue, qui est le moteur habituel du spectacle auquel nous avons pris goût, est ici peu mise en évidence... alors qu'elle devrait nous prendre au plexus pour ne plus nous lâcher avant le point final. Le combat (que l'on sait perdu d'avance) entre un roi et les adeptes de Dionysos, se terminera mal pour le roi. On le sait dès le départ et dès lors, il ne reste plus que le visuel pour sauver ce qui a bien failli n'être qu'un exercice de style.

Heureusement que pour rattraper la mise, il y a le talent de Volland. Si nous osons le mot « génie », on nous taxera de dithyrambe (du grec *dithyrambos*, avatar du dieu *Bacchus*). Car malgré la faiblesse, pour ne pas dire l'indigence de l'intrigue, de la tragédie, l'attention du spectateur ne faiblit pas une seconde lors de cette pièce en un seul acte. Performance de metteur en scène autant que d'acteur... Sur cette scène au milieu des spectateurs, « ils » n'arrêtent pas. Si bien que l'œil a parfois du mal à tout embrasser d'un lieu où il se passe tant de choses à la fois.

Performance que celle consistant pour les acteurs à changer en permanence de place et de costume en restant bien visibles, sans que cela fasse « raccord », en donnant l'impression de demeurer dans l'action sans y être vraiment. Performance vocale pure, du grand art : tout au long de l'affaire, femmes et hommes entremêlent leurs cris, rires, gémissements et chants en une trouble harmonie, parfois cocasse, toujours prenante. On sent que le moindre mouvement de menton, le plus ténu sourire, a été pensé dans les plus infimes détails. Comment, par exemple, Rachel Pothin parvient-elle ainsi à cligner des yeux ou froncer ses sourcils, deux heures durant, en continuant à sourire et se mouvoir avec autant de grâce ? Réponse : en bossant, mon capitaine.

Pièce envoûtante par son niveau sonore autant que par ses costumes. On ne peut plus, là, parler de sonorisation, mais de bruits, carrément. Il y eut, par instants, des accents vocaux rappelant un certain *Klaus Nomi* et nous le disons comme un compliment ! La rythmique continue de la pièce fait une large part aux instruments et tempos traditionnels de l'océan Indien, avec un fort pourcentage malgache, car il était indispensable d'actualiser la mise en scène grecque. Si bien que chaque personnage est à la fois acteur, chanteur, bruiteur, danseur, conteur, figurant...

Des envolées de voiles translucides, évanescents, changeants, parent en les découvrant des femmes fascinantes et des hommes envoûtants... Une immense aura sensuelle, voire érotique, se dégage de la scène, qui ne laisse personne indifférent. L'idée de génie est d'avoir choisi une fille, la sculpturale Ghislaine Sagot, pour incarner cet adolescent investi par un dieu fantasque, mutin et cruel. En perpétuel déséquilibre, dans des poses qu'accentuent leurs habits courts, suggestifs, les acteurs composent un extraordinaire tableau plastique où la grâce certaine des gestes se marie subtilement à un éclairage trouble, évocateur, volontiers provoquant mais c'est la *bacchanale* (fête païenne débridée) qui le veut. Le déchaînement collectif des acteurs, à cheval sur des bâtons aux formes tourmentées, suggérant un accouplement sauvage, restera un morceau d'anthologie d'une troupe qui, de toute façon, a juré de nous surprendre.

Nous ne complimenterons aucun acteur en particulier ; ce serait injustice pour les autres. Seule la distribution a voulu que certains se fassent plus remarquer.

JB

**Les Dionysiennes
Théâtre Volland,
espace Jeumon, à
20 h 30
Les 18, 22, 25, 29 et
31 octobre, les 5 et 8
novembre.**

VISU N° 395 DU JEUDI 17 OCTOBRE 1991

VISU

Le magazine